

Les bébés mis en incubateur sont moins sujets à la dépression une fois adultes



10 novembre 2008

La corrélation serait due à la fois aux soins médicaux et à l'attention parentale

Le fait d'avoir été placé dans un incubateur durant les premiers jours qui suivent la naissance réduirait le risque de souffrir de dépression majeure à l'âge adulte. C'est l'étonnante découverte qui résulte d'une recherche postdoctorale menée par une équipe du Groupe de recherche sur l'inadaptation psychosociale chez l'enfant au CHU Sainte-Justine.

L'auteur principal, le Dr David Gourion, qui exerce actuellement la psychiatrie à l'Hôpital Sainte-Anne à Paris, était sous la direction du professeur Richard Tremblay.

Les résultats troublants ont renversé les hypothèses initiales des chercheurs. «Chez les mammifères, la séparation précoce entre la mère et l'enfant après la naissance induit un stress majeur qui se traduit par des perturbations endocriniennes et comportementales importantes et persistantes à l'âge adulte, explique David Gourion. Comme il est impensable de réaliser une telle expérience chez l'humain, nous avons pensé que les bébés mis en incubateur juste après la naissance représentaient un modèle d'étude pour la séparation hâtive mère-enfant, ce qui n'avait jamais été examiné auparavant. Notre hypothèse était que cette séparation augmenterait le risque de dépression à l'adolescence et à l'âge adulte.»



Deux à trois fois moins de risques

Les chercheurs ont analysé les données issues d'une vaste cohorte de 1212 Québécois francophones qui ont pris part à une étude longitudinale en 1986 et qui ont été suivis depuis la petite enfance jusqu'à l'âge adulte. Des données sur les troubles psychiques et la dépression ont été recueillies auprès des mères et auprès des sujets eux-mêmes lorsqu'ils avaient 15 ans et 21 ans.

Dans l'ensemble du groupe, 16,5 % des participants ont été placés dans un incubateur à la naissance; parmi eux, 5 % ont souffert de dépression majeure une fois parvenus à l'âge de 21 ans. Chez ceux qui n'ont pas subi ce type d'intervention, le taux de dépression est de 9 %, une proportion comparable à ce qu'on trouve dans la population en général. Le fait d'avoir été mis dans un incubateur réduit donc de moitié le risque de faire une dépression à l'âge adulte.

Cette corrélation persiste même lorsque les effets de facteurs tels que le poids et l'âge du fœtus à la naissance, l'utilisation de forceps ou la dépression de la mère sont retranchés.

Les chercheurs ont voulu savoir si la même observation pouvait être faite lorsque les sujets étaient adolescents. Les données montrent qu'un séjour postnatal en incubateur réduit de trois fois le risque de dépression à l'âge de 15 ans. Cette corrélation n'a toutefois été observée que chez les jeunes filles. «Cette différence selon le sexe peut être expliquée par le fait que plus de filles que de garçons souffrent de dépression à l'adolescence, ou bien par le fait que la dépression chez le garçon est plus tardive que chez la fille», souligne le psychiatre.

Causes directes et indirectes

Selon l'équipe de chercheurs, le lien entre la mise en incubateur et la diminution du risque de dépression pourrait être dû à des causes à la fois directes et indirectes. D'une part, les incubateurs permettent de

contrôler et d'ajuster plusieurs éléments comme la température du corps, l'oxygénation du cerveau, le bruit environnant, la photothérapie, autant de facteurs qui peuvent avoir des effets considérables sur le développement neuronal.

D'autre part, la mère d'un bébé placé en incubateur peut percevoir son enfant comme vulnérable et lui accorder plus de soins et d'attention tout au long de son enfance. La relation privilégiée qui s'établit pourrait raffermir la résilience de l'enfant et lui permettre de mieux faire face à l'adversité. Cette hypothèse est soutenue par les travaux en épigénétique, qui montrent, chez le rat, que la qualité du maternage postnatal influence la méthylation de l'ADN au point de moduler la réponse endocrinienne au stress chez le raton.

«L'incubateur en lui-même n'est sans doute pas le principal facteur de l'effet préventif observé, estime David Gourion. Si ces résultats s'avèrent exacts, c'est-à-dire répliquables, il y a fort à parier que le processus est complexe et combine un ensemble d'éléments biologiques et affectifs.»

Puisque ces résultats ont révélé un lien fort entre l'environnement postnatal précoce – incluant notamment la nature de l'interaction mère-enfant – et la résistance au stress tout au long du développement et jusqu'à l'âge adulte, ces données devraient ouvrir de nouvelles perspectives de recherche et de prévention, concluent les chercheurs.

Les résultats de ces travaux, réalisés au Centre de recherche du CHU Sainte-Justine, sont parus dans le numéro du 30 novembre de la revue *Psychiatry Research*.

Daniel Baril

[Fermer la fenêtre](#)